

PRÉSENTATION

La Fédération des Groupes d'Etudes et de Recherches Institutionnelles est heureuse de vous présenter un numéro spécial de la revue RECHERCHES, centré sur le thème de l'aliénation chez l'enfant.

L'ensemble de rapports et d'articles qui le constituent ne représente que l'étape préparatoire d'une étude d'ensemble beaucoup plus approfondie à laquelle se consacre un très important groupe de chercheurs.

La ligne générale de ces travaux est une tentative de dépassement du point de vue strictement médical en tant qu'il centre le phénomène de la folie sur l'individu à la façon dont on considère souvent encore la plupart des autres maladies.

Le statut qui est ainsi donné aux troubles mentaux fait que l'on omet généralement la prise en considération des différentes structures familiales, institutionnelles, administratives, etc., au sein desquelles ils sont insérés.

La revue RECHERCHES se propose d'ailleurs de revenir ultérieurement sur le problème particulier de l'enfance inadaptée, question brûlante à bien des égards.

Le groupe de travail qui a élaboré ce numéro spécial ne participe pas de façon organique à la F.G.E.R.I., bien qu'un certain nombre de ses membres appartiennent à plusieurs de ses groupes, s'inspirant très directement du courant de psychothérapie et de pédagogie institutionnelles et sont donc déjà connus des lecteurs de RECHERCHES.

D'autres courants de pensée sont ici représentés, d'une inspiration sensiblement différente. Le rapprochement qui est ici amorcé nous permet d'espérer que cette ouverture ira dans le sens d'un approfondissement des questions évoquées.

Nous tenons à remercier vivement Mme Maud Mannoni, animatrice de ce groupe de travail, d'avoir fait appel à la revue RECHERCHES et à la F.G.E.R.I. pour s'associer à ses efforts.

Nous considérons en effet qu'un des rôles de la F.G.E.R.I. est précisément de se mettre à la disposition des différents groupes d'études qui travaillent dans la même direction que nous.

RECHERCHES.

AVERTISSEMENT

Ce volume constitue le recueil des travaux préparatoires des participants français, travaux établis en vue d'un colloque (1) qui doit se tenir à Paris à l'automne 1967.

Ce colloque est animé par des spécialistes travaillant au sein d'équipes hospitalières diverses. Il doit permettre un échange d'expériences cliniques entre des personnes de formations différentes. Si les références théoriques qui se dégagent de ce volume portent la marque d'une unité de pensée, l'intérêt de cet échange réside dans la confrontation à un autre type de référence. Le second volume (publication après le Congrès) doit répondre à ce souci. Il a pour objet de mettre en lumière le fruit d'une telle collaboration.

Le thème de cette rencontre est l'étude de la psychose chez l'enfant, telle qu'elle se présente au thérapeute, au pédagogue, au pédiatre. L'éclairage analytique porte sur l'Institution sociale et familiale dans laquelle l'enfant se trouve pris. On cherche à étudier les effets d'un milieu conçu comme une parole, mais du même coup chacun (thérapeute et parents) se trouve interpellé à travers la maladie de l'enfant, dans son rapport au désir. C'est à l'étude de cette question que ces textes sans cesse nous ramènent, nous invitant à nous interroger dans notre fonction, à préciser le lieu d'où nous parlons, pour qui et pourquoi.

(1) Sous la Présidence de : Jacques Schotte (Louvain), Lucien Israël (Strasbourg).
Avec la collaboration de : J. Aubry, X. Audouard, P. Benoit, B. Castets, C. Dumézil, B. Durey, J. Faure, Ph. Gravel, P. Kerfriden, R. et R. Lefort, M. Mannoni, P. Markovitch, P. Mathis, P. Martin, G. Michaud, M.-L. Mondzain, E. Ortigues, J. Oury, F. Oury, G. Raimbault, C. Simatos, M. Safouan, J.-P. Sichel, A.-L. Stern, F. Tosquelles, A. Vasquez, W. Ver Eecke.

Et la participation de spécialistes français et étrangers, de techniciens travaillant au sein d'équipes hospitalières et d'internats et externats médico-pédagogiques.

Ces journées ont un caractère privé. Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Nous remercions la Fédération des Groupes d'Etudes et de Recherches Institutionnelles de nous aider à assurer la publication des textes du Congrès.

INTRODUCTION

Note sur l'appareil psychique

par E. ORTIGUES *

On a défini la folie par une adjonction : le fou était possédé du démon ; puis par une soustraction : il avait perdu la raison. Que la société (la famille) éprouve à propos du fou l'angoisse d'avoir quelque chose en trop ou quelque chose en moins, cela fait-il partie de la définition de la folie ? On est fou pour un autre, au regard d'un autre. Mais quel autre est en question dans celui dont on dit qu'il est aliéné ? En souvenir d'Epiménide le menteur, comment formulerions-nous le paradoxe logique du « Je suis fou » ? Dire « tu es fou » ne sert à rien. Il ne reste que dire à un tiers : « Entre nous, il est fou ». Quel est donc le rapport de la folie au sujet ?

Nous introduirons la question d'une manière indirecte en attirant l'attention sur quelques présupposés théoriques susceptibles d'apparaître au cours de nos débats sur la psychothérapie des psychoses. Nous recueillons l'héritage de Freud à travers les courants de pensée de notre temps. Qu'il suffise de nommer trois directions possibles : le fonctionnalisme, la phénoménologie, enfin l'apport des théories du langage (qu'elles soient dites structurales ou transformationnelles).

A mesure que la profession de psychanalyste acquiert un poids démographique, elle s'institutionnalise et pour répondre à la demande la théorie tend à adopter certains critères fonctionnels. Ce fait a été mis en lumière par certains sociologues comme Talcott Parson (*Social Structure and Personality*, 1964) qui, lui-même adopte les critères fonctionnalistes qu'il prête à la psychanalyse. Ce point de vue fonctionnel tend à privilégier

* Faculté des Lettres de Rennes.

dans la théorie et la pratique psychanalytique les concepts de personnalité, de genèse et d'adaptation. Mais le concept de personnalité pour autant qu'il évoque une somme de prédicats, suffit-il à rendre compte du problème posé par la topique freudienne et par la théorie du transfert, problème concernant le lieu d'où émane la parole, la polymorphie du sujet parlant auquel la pratique clinique se trouve confrontée ? La chronologie linéaire de la psychologie génétique suffit-elle à rendre compte du temps de la parole auquel nous confronte la psychanalyse : temps de la répétition, de l'oubli, de la réminiscence, temps logiquement marqué par le retour du refoulé ? Enfin comment le moralisme de l'adaptation au réel ne dissimulera-t-il pas ce fait que la souffrance humaine pose une question vraie, à laquelle seule une docte ignorance peut nous rendre disponible ? Avons-nous en définitive un autre critère de l'insensé que la tentation de s'identifier à la vérité, de faire le plein avec « la réalité », l'idéal d'être chose entièrement positive ?

Pourtant les fonctions positives d'une réalité positive ne fournissent pas la seule occasion de méconnaître la présence du négatif dans notre existence. La représentation en est une autre, pour autant qu'en elle se masque la division du conscient et de l'inconscient. A propos de l'objet transitionnel Winnicott écrivait très justement : « le fait de n'être pas le sein (ou la mère), bien qu'il soit réel est aussi important que le fait qu'il représente le sein (ou la mère) » (1). En effet, à quoi servirait d'invoquer la fonction symbolique du langage si ce n'était pour mettre en question la positivité de la représentation ? C'est le mode du « n'être pas » qui est signifiant, comme l'enseignait F. de Saussure en nous faisant voir dans les valeurs de langage le paradoxe d'une différence devenue sensible comme telle. Qu'en sera-t-il de la relation d'objet si, en tous les cas, l'objet de la demande vaut ce qu'il n'est pas ? « Il peut apparaître à l'observateur, écrit Winnicott, que l'enfant perçoit ce que la mère offre réellement, mais ceci n'est pas l'entière vérité. L'enfant perçoit le sein seulement dans la mesure où un sein peut être créé là où il est à ce moment. Il n'y a pas d'échange entre la mère et l'enfant. Psychologiquement l'enfant se nourrit à un sein qui est une partie de lui-même et la mère allaite un enfant qui fait partie d'elle-même. En psychologie, l'idée d'un échange réciproque est basée sur l'illusion » (2). Ce texte remarquable fait apparaître deux choses : d'abord qu'entre la mère et l'enfant surgit un troisième terme, un intermédiaire ni objectif ni subjectif, ni vrai ni faux, mais signifiant (ayant donc les caractères d'une valeur de langage) ; ensuite que le sujet n'intervient dans le signifiant que sous l'effet des images érotiques qui captent son désir, ces images captatrices étant ce que l'on nomme « objet partiel ». La participation essentielle à l'existence de valeurs signifiantes, ne doit-elle pas nous faire souvenir que « le psychisme » selon Freud est *discontinu* comme le langage et peut être figuré spatialement comme l'indique l'expression « d'appareil psychique »

(1) *La Psychanalyse*, n° 5, p. 28, P.U.F.

(2) *La Psychanalyse*, n° 5, p. 37, P.U.F.

ou l'espèce de géométrie « neurologique » qui a supporté les premières découvertes de Freud dans l'Essai de 1895 ou la méthode dite des « associations » ?

Puisque nous avons commencé d'ébranler la positivité du réel, autant poursuivre en méditant sur un petit livre qui nous invite à une suspension méthodique du jugement. Dans une étude sur les familles de schizophrènes, Laing et Esterson (1) se sont interrogés sur la signification du diagnostic. L'étiquette nosographique cache nos ignorances : nul accord ne s'est établi sur les critères cliniques de la schizophrénie ni sur sa genèse et on ne lui connaît pas de base anatomique. Plutôt qu'un fait, le diagnostic énonce à titre d'hypothèse un ensemble de prédicats, dont nous allons faire les attributs d'un individu. Pour la famille également la maladie est un ensemble d'attributs qui confèrent à l'individu sa place dans le groupe. Notre diagnostic croise les fantasmes de chacun. Laing et Esterson nous proposent donc de mettre entre guillemets toutes les catégories cliniques. Le terme de « schizophrène » voudra dire : « celui qu'on appelle schizophrène ». S'inspirant de Sartre, les auteurs donnent aux guillemets la valeur d'une parenthèse phénoménologique : la « maladie » cesse d'être prise comme un « fait », un attribut qui existerait « dans » l'individu ; elle devient une appellation, une allégation. La réduction phénoménologique, mettant entre guillemets toute interprétation en termes de maladie, placera sur le même plan les paroles du « prétendu schizophrène » et celles de son entourage. Il en résulte une méthode d'investigation qui consiste en entretiens avec les divers membres de la famille pris soit à un, soit par groupe de deux ou trois suivant les diverses combinaisons possibles. Cette méthode s'appuie sur l'idée qu'il s'agit de comprendre non seulement le point de vue de chaque individu mais le système familial comme tel ou les sous systèmes qu'il inclut, le nexus du système n'étant pas nécessairement connu de ses membres. Le système est défini par l'ensemble des discours tenus par les divers membres de la famille ; on reconstitue ainsi un texte global, une sorte de corpus linguistique concernant ce que les auteurs appellent la « carrière du schizophrène » et le « nexus », la texture du système familial. A la fin de certains chapitres on pourra mettre en parallèle sur deux colonnes les paroles du sujet et celles de sa mère ou de son père. Ce parallèle n'a pas besoin de commentaires pour faire ressortir comment le sujet est prisonnier des fantasmes maternels ou paternels, dépouillé de toute possibilité de vouloir quelque chose par et pour lui-même.

Laing et Esterson n'abordent pas dans ce livre les questions de psychothérapie. Leur but est de « dépasser le point de vue clinique comme il y a trois siècles a été dépassé le point de vue démonologique » (p. 13). Cependant puisque la tâche d'une introduction est de préparer un dialogue en confrontant les points de vue, nous nous demanderons comment l'on

(1) *Laing and Esterson, Sanity, madness and the family.* Tavistock, 1964.

pourrait passer de la phénoménologie pratiquée par Laing et Esterson à la psychanalyse.

On observera que dans l'ouvrage cité la réduction phénoménologique s'opère par une transformation logique : en mettant la schizophrénie et toute maladie entre guillemets, on a transformé une attribution en appellation, un prédicat objectif de la « réalité » en trait signifiant d'un langage où le dit clinicien et la dite famille se trouvent pris, chacun étant renvoyé à soi par la parole des autres. Plus précisément, passer de la forme de l'attribution à la forme de l'allégation ou du dire entre guillemets revient à effectuer une double transformation : 1° alors que la forme attributive nous renvoie au sujet d'une proposition, sujet d'inhérence défini par l'ensemble de ses prédicats, l'allégation ou le dire nous renvoie au sujet parlant ; 2° le cadre de référence n'est plus celui d'une proposition isolée (le diagnostic) mais ce que nous avons nommé le corpus linguistique de la situation familiale et « clinique ». Dès lors le langage ne nous apparaît plus seulement comme un moyen extérieur de communication, un truchement, mais comme un système « topique » de l'intersubjectivité, un lieu où la parole de l'un se trouve médiatisée par la parole de l'autre.

En faut-il davantage pour qu'une telle phénoménologie nous introduise à la psychanalyse ? Laing et Esterson nous disent qu'ils se sont gardés de faire des interprétations psychanalytiques parce que « le psychanalyste fréquemment *fait des attributions* concernant les motifs de l'analysé, son expérience vécue, ses actions, ses intentions, attributions que l'analysé désavoue ou dont il n'est pas conscient. Le lecteur verra que nous avons été très parcimonieux pour faire des attributions (about making attributions) de cette espèce... » (p. 12). Il est donc reproché au psychanalyste de « faire des attributions » sur le compte de l'expérience vécue par un autre. Nous touchons ici une importante difficulté. Car le psychanalyste de son côté reprocherait volontiers au phénoménologue de se condamner à ne pouvoir faire autre chose que décrire le vécu d'un autre. L'idée husserlienne suivant laquelle c'est nous qui par un décret arbitraire décidons « d'opérer la réduction phénoménologique » (alors que la réduction phénoménologique en tant qu'elle nous invite à identifier l'être et le sens est un argument ontologique, donc une dialectique qui dépend moins de nous que des nécessités du concept), l'idée husserlienne laisserait à croire à une neutralité du phénoménologue faisant le mort (mais que veut-il par là ?). Si l'expérience vécue était une référence entièrement positive, il n'y aurait rien à en dire : n'étant marquée d'aucun ailleurs, elle serait chose massivement absurde. Mais en serons-nous réduits pour autant à faire comme le père et la mère Abbott (1) qui savent toujours mieux que leur fille dite schizophrène ce qu'elle vit, ce qu'elle éprouve, ce qu'elle fait.

Comment sortir de l'impasse. Le langage qui, en l'occurrence, est

(1) La famille Abbott est étudiée dans le premier chapitre de *Sanity, Madness and the Family*.

notre seul instrument, nous offrira-t-il une autre ressource ? C'est ce qu'il convient d'examiner.

Le sujet parlant, comme son nom l'indique, se dénonce dans un acte de parole, quel qu'en soit le contenu, du simple fait que cet acte de parole donne à reconnaître comme telle sa forme signifiante, c'est-à-dire sa valeur propre de langage. Or, habituellement, nous ne prêtons attention qu'au signifié. C'est ainsi qu'en acceptant comme règle d'interprétation la forme prédicative de l'attribution nous sommes renvoyés au sujet de la proposition, et non pas au sujet parlant. Mais telle ne paraît pas être la règle d'interprétation que nous propose la Traumdeutung ou la Psychopathologie de la vie quotidienne. Un rêve, un lapsus, un acte manqué... se donne comme signifiant. Et le travail de la cure consiste à laisser paraître comment il est signifiant, par quel système de combinaisons associatives il est constitué comme tel. La question : « Qu'est-ce que cela signifie ? » contient un piège. Car la signification n'est pas encore le concept. Un problème de significations suppose donné un ensemble fini comme est le « matériel clinique » que nous avons assimilé à ce que le linguiste appelle un « corpus ». Dans cet ensemble fini tous les éléments peuvent être alternativement en position de signifiant ou de signifié suivant les arrangements ou combinaisons associatives que l'on considère, et dans ce cadre il n'y a que des problèmes d'arrangements ou de transformation. Le concept au contraire serait l'ouverture de cet ensemble sur d'autres en nombre théoriquement illimité ; d'un point de vue topique, le lieu de la vérité, autre que tout ensemble donné, se manifeste toujours dans un ensemble, c'est-à-dire sous une forme autre que lui-même. Cette forme est donc signifiante en ce qu'elle est la question de la vérité pour un sujet qui, à titre de moi, fait partie de l'ensemble, est pour lui-même cette question insoluble dans l'ensemble donné.

Le sujet se dédouble nécessairement du fait de la parole puisqu'il se donne à la fois comme terme énoncé dans une proposition et comme sujet parlant ; celui-ci en tant qu'il est concerné par la vérité du discours, ne peut se réduire à aucun terme. Dans la mesure où la communication est sensée s'effectuer entre des termes (moi, toi) que l'on suppose donnés comme réalités positives préalables, nous devons nous demander quelles images, quels fantasmes, ont capté le désir du sujet, l'ont conduit à s'identifier à cette position ? Dire que l'individu est là par son corps serait oublier que la présence, l'être là est le fait d'un corps qui a son apparaître, son image dans un autre corps. Alors la loi de l'inversion des images symétriques par rapport à un plan devient la loi même de la communication, chacun se faisant annoncer par l'autre l'image inversée de sa position. Le sujet (je veux dire ce qui de notre existence contingente peut universellement se concevoir) n'entre dans l'ensemble des combinaisons signifiantes que par un redoublement imaginaire qui le soumet au désir de l'autre.

Sartre (1) disait déjà que si l'ambition de Flaubert est « signifiante »,

(1) Sartre : *L'Être et le Néant* (p. 646), Gallimard, Paris, 1943.

c'est qu'une conscience ne peut être assimilée à une chose qui est ce qu'elle est ; le propre d'une conscience est de se faire annoncer à elle-même par autre chose que soi ; elle est son propre manque à être, elle est son désir, dans son être elle renvoie à ce qu'elle n'est pas. Nous en concluons qu'elle existe sur le même mode que le signifiant : le langage est la loi du désir ; et cette loi consiste en ce que la parole de l'un ne trouve son sens qu'à pouvoir être reçue ou reprise dans la parole d'un autre. Comment le langage devient-il un « espace » symbolique, un lieu pour l'analyse ? Par le fait que toute valeur de lexique inclut une dimension de « figure », de *figura dictionis*, dont la condensation et le déplacement freudien sont des variantes. En effet le propre de la figure de rhétorique consiste en ceci que le terme présent vaut comme substitut d'un terme refoulé dans l'absence, de sorte que cette référence latérale aux termes absents transgresse les limites linéaires de la chaîne parlée en déployant les dimensions d'une « figure », d'un espace orienté par une double polarité : le pôle métaphorique du « code » et le pôle métonymique du contexte.

La figure de diction ne joue pas seulement sur la polysémie des termes, comme on le croit souvent, mais sur la copule dont elle effectue la mise en suspens plus radicalement que tout décret husserlien : elle nous ramène à ce qui précède la forme propositionnelle, à ce qui engendre le lexique dans les *discontinuités* de l'imagination, à ce qui dans chaque discours transgresse ses propres limites, le constitue comme reprise du discours des autres. La figure de diction nous ramène au problème posé par Freud dans « Les mots d'esprit et l'inconscient » : comment le discours de l'autre se fait-il entendre dans le discours du sujet ? Et si « l'appareil psychique » est un ensemble discontinu et fini, si le sujet ne « s'identifie » à un terme de cet ensemble qu'à travers les images d'Eros et de Thanatos, nous pouvons penser que l'autre en question dans les identifications successives du moi, n'est pas quelconque mais se définit dans une structure que Freud a nommée le complexe d'Oedipe.

Il n'appartient pas à une introduction d'aller plus loin. Nous nous arrêterons au seuil de la question.
